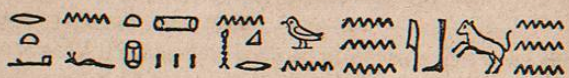


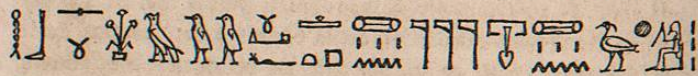
et pure : « Je suis debout devant toi, seigneur de l'éternité : je n'ai point d'iniquité, point d'accusateurs ; je n'ai rien fait pour cela. Ce que j'ai fait : le disent les hommes, s'en réjouissent les dieux. Hommage à toi, Dieu, être bon, seigneur d'Abydos ! Donne-moi le passage dans les chemins de la nuit : que je rejoigne tes serviteurs (1). »

Au Livre des souffles, le défunt continue sa justification, en énumérant ses bonnes œuvres. Ce texte vénérable nous montrera toute la pureté de la morale primitive. Il semble que les enseignements même de Jésus-Christ dans l'Évangile ne soient qu'un retour à ces enseignements d'autrefois.

« O dieux habitants de l'hémisphère inférieur, écoutez la voix de l'Osiris (un tel) ; il est venu près de vous ; il n'est pas de faute en lui ; aucun péché, aucun témoignage ne se dresse contre lui. Il vit de la vérité, il se nourrit de la vérité. Le cœur des dieux s'est réjoui de toutes ses œuvres.



Il donna du pain à qui avait faim, de l'eau à qui avait soif,



Des vêtements à qui était nu. Il offrit des pacifiques aux dieux, des oblations aux mânes.

(1) *Todten*, Ch. L.

Aucune accusation n'a été faite contre lui devant aucun dieu (1).

Mais à côté de ces nobles paroles qu'un chrétien ne rougirait pas de prononcer humblement devant son Dieu, à l'heure du jugement, que de conceptions puériles et bizarres, que de spéculations étranges ! Osiris, traversant les terres de la mort, fut assimilé au soleil pendant son voyage au-dessous de l'horizon. L'imagination ardente de ce peuple, épris d'un amour singulier pour tout ce qui appartient au monde d'outre-tombe, peupla ces régions de mystérieux fantômes, de portes où veillent sans cesse des gardiens inflexibles, de mers immenses, où passe la barque divine (2) avec

(1) Voir la traduction de M. BRUGSCH, *Sai an sinsin*, Livre des souffles.

C'est aussi en rappelant la scène du jugement que Jésus prononce ces paroles : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. Esurivi enim et dedistis mihi manducare ; sitivi et dedistis mihi bibere ; hospes eram et collegistis me, nudus et cooperuistis me.*

Matt. xxv, 34-36.

Citons encore ce passage du papyrus Neb-qed, Pl. VI. « Sauvez-moi de Baba (le bourreau de l'enfer égyptien), qui vit des entrailles des grands, le jour du grand compte ; accordez-moi que j'arrive vers vous. Je suis sans erreur, sans faute, sans péché. Je n'ai fait aucune chose pour cela. Je vis de la vérité ; je me nourris de la vérité de mon cœur ; ce que j'ai fait, les hommes le proclament, les dieux s'en réjouissent. Ils ont eu sympathie et affection pour moi. J'ai donné du pain à qui avait faim, de l'eau à qui avait soif, j'ai fait des offrandes aux dieux et des oblations aux morts... Je suis pur ; ma bouche est pure ainsi que mes mains.

(2) Les dieux d'Égypte, au lieu d'avoir des chars comme les

ses voyageurs en quête du pays de la vie, de campagnes où les mânes sèment et récoltent des moissons plus hautes que les grands palmiers (1). Mais partout Osiris est leur guide, leur sauvegarde et leur protecteur. Ceux qui marchent avec lui et connaissent son mystère échappent enfin aux ténèbres et à la mort (2); ils se lèvent rajeunis comme

les dieux de la Grèce, voyageaient en barque. Dans un pays coupé par un inextricable réseau de canaux et de longs marécages, on se servait peu de chariots, on allait en barque. Les Egyptiens ne pouvaient mieux faire que d'en donner à leurs dieux. Comme l'a dit Hermès : De même que le père et le seigneur a fait les dieux éternels semblables à lui-même, ainsi l'humanité a fait ses dieux à sa propre ressemblance.

Discours d'initiation, IX, 1.

(1) Pour se faire aider dans ces travaux, les défunts emportaient dans leurs sépulcres bon nombre de ces petites statuettes en terre émaillée, qui peuplent nos collections. Elles représentent d'une manière naïve les ouvriers des champs élyséens. Ces momies miniatures, qui suivaient l'Egyptien en l'autre monde, portent d'une main un sac plein de semences, et de l'autre une petite bêche. Elles arrivaient ainsi armées de toutes pièces pour les mystérieux travaux des terres d'outre-tombe.

(2) Platon semble faire durer mille ans ce long voyage. *Atque, o Glauco, salva est fabula neque emortua et nos salvos præstabit, si ei fidem habuerimus et oblivionis flumen bene transibimus, nulla macula animum inficiemus, sed mihi si fidem habemus, immortalem animum et malis omnibus atque ac bonis sustinendis parem arbitantes, viam semper ad superiora ducentem sequemur, justitiamque cum prudentia omni ratione colemus, ut et nobismet-ipsis et diis amici simus, atque dum hic manemus et postea cum præmia ejus reportabimus, quemadmodum victores, dona colligentes et hic et in mille annorum itinere, quod persecuti sumus felicitate fruamur.*

Dernier livre de *Politeia*, x, p. 195. Edit. F. Didot.

le soleil aux horizons de l'orient, lorsque revient le jour.

A l'heure de sa résurrection, Osiris, comme l'astre du matin, retrouve ses divines splendeurs, éteintes dans les ombres du tombeau, et sa face illumine de ses rayons les âmes qui ont marché sur ses traces. Mais sur la sombre route qu'il vient de parcourir, il a laissé, au milieu des ténèbres et du feu, les coupables en proie aux tourments les plus cruels; seuls les justes sont sortis avec lui de cette redoutable épreuve; seuls ils partagent pendant l'éternité la joie des esprits célestes qui contemplent le rayonnement de sa face.

Pline recommandait à un de ses amis, dans une lettre célèbre, de respecter toujours la gloire des anciennes institutions et la vieillesse qui rend l'homme vénérable et les villes sacrées; il ajoutait: Honore ce qui est antique; honore les grands faits du passé, honore ses traditions et même ses fables; *sit apud te honor fabulis quoque* (1). Oui, il est dans l'antiquité de ces légendes et de ces fables qui commandent le respect; mais aucune n'y a plus de droit que celle dont nous venons d'esquisser les traits principaux.

Si nous avons rendu un compte fidèle de la doctrine égyptienne sur le caractère d'Osiris, sa vie, sa mort et son rôle vis-à-vis des défunts, il est dif-

(1) PLINE, *Epist.* VIII, 24.

ficile de ne point reconnaître dans cette grande et belle légende comme une vague et lointaine ébauche de la véritable histoire du Sauveur. Ce Dieu qui est l'être bon par excellence, qui se fait homme, enseigne à ses frères à honorer Dieu ; qui traverse les campagnes de son royaume, attirant les peuples autour de lui par le charme de sa doctrine et le prestige de son enseignement ; qui néglige le glaive et ne veut point d'armées pour étendre les limites de son empire ; qui succombe sans se plaindre dans les plus cruelles douleurs, lorsqu'il est à peine arrivé au milieu de la vie ; qui meurt sans résistance dans une injuste et odieuse intrigue ourdie par le génie du mal ; qui ressuscite bientôt et console les femmes en pleurs autour de son sépulcre ; qui descend aux enfers, devient le juge et le sauveur des âmes ; qui entoure les défunts de sa protection et de sa puissance ; qui leur permet de porter son nom, de s'en faire un titre et une arme contre leurs ennemis ; qui leur assure, par son intervention puissante et miséricordieuse, d'échapper aux tourments sans fin et de prendre part aux joies des élus : ce dieu, adoré des Egyptiens dès les premiers jours de leur antique civilisation, n'est-il pas la plus douce et la plus touchante image de celui qui nous a appris comment il faut adorer en esprit et en vérité ; qui parcourt les campagnes d'Israël, entouré des foules avides de l'entendre ; qui dira à Pierre de remettre son glaive

dans le fourreau, car, s'il l'eût voulu, des légions d'anges auraient marché sous ses ordres ; qui mourra sur le Calvaire à l'heure où triomphent les puissances des ténèbres ; qui descendra aux enfers, ressuscitera le troisième jour et apparaîtra à Madeleine ; qui viendra juger les vivants et les morts, *qui venturus est judicare vivos et mortuos*, comme nous le répétons dans notre *Credo* ; celui dont tout chrétien se réclame en la vie et en la mort. Tertullien pouvait sans crainte l'appeler un autre Osiris : il réalisait, en effet, cette longue et touchante prophétie dont les anciens peuples avaient fait une histoire. Trop pressés de voir les jours qu'Abraham avait désirés, mais qu'il ne devait pas connaître en cette existence, par une illusion touchante à laquelle ils pouvaient croire en ne commettant qu'une erreur de chronologie, ils cherchaient dans le passé l'objet de ces espérances et de ces promesses, qui se cachait encore dans les lointaines perspectives de l'avenir (1). Ne pouvant vivre et mourir sans le Sauveur, les premiers enfants des hommes, dans leur foi ardente, avaient devancé la marche tardive des siècles, prévenu les conseils de Dieu et réalisé l'œuvre de la rédemption. Mais leurs prières, leurs hommages, leur culte s'adressaient à celui-là même que

(1) Cette idée a frappé depuis longtemps. Wilkinson disait déjà que ce mystère *look like the early revelation of a future manifestation of the deity converted into a mythological fable.*

nous adorons; avec nous, ils espéraient en le même sauveur et tremblaient devant le même juge; ils s'endormaient dans ces convictions saintes et fortes qui nous consolent nous-mêmes à l'heure de la mort (1).

Devant les ruines de ces sépulcres qui couvrent aujourd'hui la vallée du Nil; devant ces tombeaux où tout un peuple, dont l'histoire remplit quarante siècles, attend en silence l'heure du Christ et repose en paix dans le long sommeil de la mort; devant la confiance de ces générations innombrables, qui ont laissé sur tous les rochers le témoignage de leur foi; devant ce rédempteur voilé qui siège au tribunal des justices divines, qui juge et sauve chaque défunt, qui se dresse sur le sépulcre de ses fidèles: ne pouvons-nous pas dire avec l'Apôtre : *Christus hodie, heri et in sæcula*; le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans les siècles sans fin; il fut à travers les âges l'espérance et la joie des nations, *et erit expectatio gentium*.

On a prétendu quelquefois, avec une inconsidération qui ne s'explique guère en un si grave sujet, que cette légende et ce mythe s'étaient formés, comme le monothéisme d'Israël, des mystérieuses images que la nature fait sans cesse passer sous

(1) Ces rapports parurent si intimes aux païens eux-mêmes qu'Adrien, écrivant à un de ses préfets, Servianus, disait : *Illi qui Seraphim* (un des noms et une des formes d'Osiris) *colunt Christiani sunt et devoti sunt Serapi qui se episcopos Christi dicunt*.

nos yeux. On a dit qu'Osiris n'aurait été à l'origine que le soleil qui se couche, le soir, à l'occident, et, le matin, se réveille à l'autre extrémité du ciel : la course brillante de cet astre sur nos horizons et son passage imaginaire dans le monde de la nuit auraient seuls fourni le thème primitif de la légende osirienne, l'histoire de la vie et de la mort du rédempteur égyptien.

Sans doute les théologiens d'Égypte, tout les premiers, ont rapproché la vie d'Osiris de la marche solaire; ils ont sans cesse comparé leur dieu à cet astre qui semble mourir et ressusciter chaque jour. Rien n'était plus naturel : aucun spectacle de la nature ne pouvait mieux rendre la pensée qui fait le fond de leur doctrine. Mais ici l'image suppose l'idée, car l'idée ne peut naître de l'image, tandis que celle-ci sort naturellement de celle-là. Il eût été fort étrange, en effet, que le soleil, dans sa marche au-dessus de nos têtes ou sa course à travers la nuit, eût révélé à la vieille Égypte les doctrines du jugement des âmes, de la pesée des cœurs, de l'examen scrupuleux de la vie du défunt, de la revue de ses vertus et de ses vices, des revendications de la justice divine, des châtiments éternels et des éternelles récompenses, des purifications passagères dans le bassin du feu. Si les prêtres d'Osiris n'avaient eu pour leur parler de ces mystères que les indications que nous suggère la course du soleil, je ne puis croire que de

telles données eussent suffi à leur inspirer un respect si profond et une foi si inébranlable pour des dogmes bien lourds, qui ne parviennent après tout à se maintenir dans l'âme humaine que parce qu'ils sont le fondement de la morale, la base de la vie sociale et religieuse, la sanction suprême de la conscience.

Et d'où serait encore venue la figure si sympathique et si douce de ce dieu qui enseigne aux hommes à honorer le ciel, qui étend son royaume sans recourir aux armes, qui meurt avant d'atteindre le milieu de la vie, qui sauve et juge les âmes : cette image si pure et si touchante du Christ ? Je le répète, cette hypothèse ne saurait suffire : cette explication n'explique rien. Ces dogmes existaient, ils étaient dans tous les esprits, avant que le dieu qui meurt et ressuscite, qui rend à chacun selon ses œuvres, eût été assimilé au soleil. Ce rapprochement fut fait par les poètes, les scribes et les docteurs ; il naquit de ce besoin de symboles et d'images dont tous les peuples jeunes sont travaillés dans leurs spéculations religieuses. Au lieu d'assurer à l'Égypte des idées plus justes et plus vraies, il ne pouvait que compromettre la pureté de la doctrine, amoindrir son influence, conduire la nation à un culte idolâtrique. Comment donc eût-il donné naissance à de si hautes inspirations, à des dogmes qui répondent d'une manière si exacte aux exigences de la raison et aux besoins

de notre nature ? Ces solutions à tous les problèmes de notre destinée viennent d'ailleurs. Elles viennent de celui qui a voulu que le spectacle des injustices de cette vie passagère troublât sans cesse notre âme ; de celui qui a mis en notre cœur l'ardent et légitime désir de retrouver tôt ou tard la révision des jugements que nous subissons ici-bas pendant cette courte existence. Pour nous rappeler à jamais nos destinées immortelles, Dieu a permis que ni le bien ni le mal ne reçussent en ce monde leur rémunération entière, afin que l'âme humaine, le regard toujours fixé du côté de l'avenir, demandât sans relâche le triomphe de la justice et l'avènement de son règne à celui qui, des retraites inaccessibles de l'éternité, dirige la marche des siècles et prépare dans une création nouvelle la satisfaction que réclament les droits imprescriptibles de la conscience. Or, encore une fois, la course du soleil n'a rien à faire avec toutes ces choses. Il faut remonter plus haut et dépasser les horizons de ce monde pour retrouver l'origine de ces espérances et le principe de ces dogmes : il faut arriver jusqu'aux volontés souveraines de Dieu, à ses divines promesses dont la Genèse nous a gardé l'écho fidèle et dont tous les peuples conservèrent un vague souvenir à travers leurs pérégrinations et leurs erreurs. Confiante en les paroles divines, l'humanité espéra toujours que son Créateur lui viendrait en aide, qu'il descendrait dans

ses rangs pour la relever de sa déchéance et lui rendre sa grandeur d'autrefois.

Je ne sais rien de plus remarquable que le résumé de ces espérances et de ces vœux, dans cette prière d'un ancien sage, où interviennent, l'un après l'autre, tous les éléments dont se compose l'univers, pour demander à Dieu de prendre son œuvre en pitié, de la secourir, de la laver de ses souillures, de lui restituer son antique et divine splendeur. Le ciel, la terre, les eaux prennent tour à tour la parole. Fatigués de servir dans l'iniquité et le mal, qui ont pénétré la création et envahissent toutes choses, ils réclament l'aide du Très-Haut et le supplient de hâter leur délivrance, en faisant rentrer le monde dans la pureté, l'harmonie et la paix. « O maître ! ouvrier de ce monde nouveau, « dit le feu, toi dont le nom mystérieux parmi les « dieux a été jusqu'ici vénérable pour tous les « hommes, jusques à quand, ô démon (1), as-tu « décidé de laisser la vie humaine sans Dieu ? « Révèle-toi au monde qui t'appelle, corrige la « vie sauvage par l'initiation de la paix. Accorde « à la vie des lois, à la nuit des oracles, remplis « tout d'heureuses espérances ; que les hommes « redoutent les jugements des dieux, et nul ne « péchera plus. Que les crimes reçoivent leur « punition, et on s'abstiendra de l'injustice. On

(1) Dans le sens de : ô Esprit !

« craindra de violer les serments, et la folie aura
« un terme. Enseigne-leur la reconnaissance des
« bienfaits, afin que je fournisse ma flamme aux
« libations et aux sacrifices, et que de l'autel
« montent vers toi des fumées odorantes. Car
« maintenant je suis souillé, ô maître, et la témé-
« rité impie des hommes me contraint à brûler
« les chairs. Ils ne veulent pas me laisser dans ma
« nature, ils altèrent et corrompent ma pureté.
« L'air dit à son tour : Je suis corrompu par les
« exhalaisons des cadavres, ô maître, je deviens
« pestilentiel et insalubre, et je contemple d'en
« haut des choses que je ne devrais pas voir. L'eau
« reçut ensuite la parole, et parla ainsi : O père,
« créateur merveilleux de toutes choses, démon
« incréé, auteur de la nature qui engendre tout par
« toi, ordonne aux eaux des fleuves d'être toujours
« pures ; car aujourd'hui les fleuves et les mers
« lavent les meurtriers et reçoivent les victimes.
« La terre parut enfin et parla ainsi : O roi, chef
« des chœurs célestes et seigneur des orbites,
« maître et père des éléments qui font tout grandir
« et tout décroître, et dans lesquels tout doit ren-
« trer, la foule impie et insensée des hommes me
« couvre, ô vénérable ; car je suis, par tes ordres,
« le siège de tous les êtres, je les porte tous et
« reçois en moi tout ce qui est tué. Tel est main-
« tenant mon opprobre. Ton monde terrestre qui
« contient tout est privé de Dieu. Comme ils n'ont

« aucun sujet de crainte, ils transgressent toutes
« les lois et font passer sur mes épaules toutes
« sortes d'œuvres mauvaises. En moi rentre, pour
« ma honte, ô Seigneur, tout ce que produit la
« pourriture des corps. Moi qui reçois tout, je
« voudrais aussi recevoir Dieu. Accorde cette
« grâce à la terre et, si tu ne viens pas toi-même,
« car je ne puis te contenir, qu'il me vienne du
« moins une sainte effluve de toi. Que la terre
« devienne le plus glorieux des éléments, et puis-
« qu'elle seule donne tout à tous, qu'elle puisse
« s'honorer d'avoir reçu tes dons.

« Ainsi parlèrent les éléments, et Dieu, remplis-
« sant l'univers de sa voix sainte : Allez, dit-il,
« enfants sacrés, dignes de la grandeur paternelle,
« n'essayez pas de rien innover, ne refusez pas à
« ma création votre ministère. Je vous enverrai
« une effluve de moi-même, un être pur qui ins-
« pectera tous les actes, qui sera le juge incorrup-
« tible et redoutable des vivants ; la justice souve-
« raine s'étendra jusque sous la terre, et chaque
« homme recevra ainsi la récompense méritée. Et
« alors les éléments mirent un terme à leurs
« plaintes, et chacun d'eux reprit ses fonctions et
« son empire (1). »

Hermès trismégiste, liv. III, fragments du Livre sacré.

Traduct. Ménard, p. 196.

CHAPITRE V.

L'INTERVENTION DU GOEL.

La tradition est rarement tout à fait mensongère, comme elle n'est jamais tout à fait véridique.

J.-J. AMPÈRE.

Nous venons d'exposer la doctrine égyptienne sur Dieu et le Rédempteur. Il nous faut maintenant, en faveur du texte de Job, insister sur un point que ces renseignements nous feront mieux comprendre.

Nous avons dit que c'est une perpétuelle coutume et comme un procédé d'école, dans la théologie égyptienne, de donner au même dieu des noms différents, selon le caractère et le rôle qu'on veut envisager d'une façon plus particulière. La personnalité divine, quoiqu'elle puisse paraître au premier abord morcelée en des types distincts, n'en persévérerait pas moins, sous chacune de ces formes séparées : nous l'avons établi par les textes les plus décisifs. Ces noms différents s'appliquaient à des phases et à des aspects divers d'une même vie ou à des concepts que l'analyse distingue, mais que la synthèse retient unis dans la